

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 DECEMBRE 1901.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,
33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467

Rédaction :

B. d. P. 785

JULES SAINT-ELME (Amédée Denaud), Directeur;
COLOMBINE (Melle Eva Circl), Secrétaire.
Bureaux : 37, rue Saint-Gabriel

GRAND NUMÉRO DE NOËL DU MONDE ILLUSTRÉ

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que le MONDE ILLUSTRÉ publiera, à l'occasion de la Fête de Noël, un numéro spécial qui fera certainement parler de lui. Agrémenté de magnifiques illustrations, rempli de contes et nouvelles, dont quelques unes canadiennes, de variétés littéraires, de charmantes poésies, ce numéro fort de cinquante à soixante pages, qu'accompagnera un feuillet illustré à sensation, ne se vendra que cinq centins. Il serait bon que nos amis lecteurs retiennent chez leur marchand le nombre d'exemplaires qu'ils désirent, car, d'après les pronostics, nous croyons savoir qu'il sera rapidement enlevé.

Envoyez de suite vos commandes

BUREAU, 33, RUE SAINT-GABRIEL,

Montréal.

IMPRESSION D'ENFANT

Nous cherchions une maison à louer aux environs de Paris. J'étais toute petite. Nous entrons dans un étroit jardin, séparé du bois seulement par un treillage où manquent des traverses, et là se desséchaient des fleurs de saison, communes, mais qui avaient eu des soins, plantées, arrosées, taillées.

La maison donnait de l'autre côté, sur un courti, abandonné aussi ; des herbes montaient, semées de fruits tombés où s'acharnaient des tourbillons de mouches ; mais l'intérieur !

Des chaises en déroute, dans la salle à manger une desserte inachevée, des buffets entr'ouverts, du vin entamé, des carafes où l'eau avait laissé des marques décroissantes, et, à l'interrogation de mes parents, la femme qui nous faisait visiter répondait vaguement, puis à voix basse.

Tout disait la fuite, la surprise plus que l'abandon, l'horreur de la maison laissée en cet état parce qu'on n'y pouvait plus demeurer, marquée du signe maudit, mort ou trahison.

Quel drame s'était joué là, drame de sang ou de larmes, — irréparable.

Et j'avais hâte de m'en aller, de retrouver dehors le beau jour d'été qui me semblait terni, jusque dans son soleil, tant que je n'aurais pas repassé cette petite porte de bois au loquet démis par la précipitation folle d'un départ.

MME ALPHONSE DAUDET.

LA VIE COURANTE

Du nouveau littéraire !

C'est évidemment du nouveau qu'un drame canadien, et du nouveau rare. L'aubaine nous est offerte par M. L.-O. David qui a profité de la constitution de l'excellente troupe de notre Comédie Française pour écrire un épisode de notre histoire, qui lui faisait flairer un joli drame. Et M. David a écrit l'héroïque odyssée de Jacques LeMoynes de Martigny, aux plaines d'Abraham, qui se termine par la présentation du drapeau de Carillon.

Les journaux semblent enfin disposés à donner à l'œuvre l'encouragement qu'elle mérite ; sir Wilfrid Laurier et le lieutenant-gouverneur Jetté patroniseront les représentations, en sorte que cet événement artistique n'aura, pas comme trop souvent hélas ! le salut qui éteint et désespère une œuvre comptant au contraire, pour se lever, sur la chaleur d'un accueil populaire.

Nos félicitations en soient donc à M. David qui, non seulement a résolu le problème d'attirer l'attention publique sur une œuvre littéraire canadienne, mais qui indique aux jeunes gens de lettres le chemin du théâtre où plusieurs, tâtonnant depuis longtemps, pourront enfin prendre leur essor.

C'est même ce que nous disait l'autre jour M. Prad lui-même : " Le théâtre canadien n'existe pas. Il faut le créer. Aussi le plaisir que j'ai éprouvé en acceptant le drame de M. David a-t-il été double parce que tout en entreprenant une œuvre dramatique nouvelle, fort noble et fort patriotique d'envolée, je contribuerai aussi un peu à la fondation du théâtre canadien auquel j'ai absolument confiance."

** N'était la crainte d'une mortelle indigestion, journaux conservateurs et journaux libéraux se seraient entravalés depuis déjà plusieurs jours sous prétexte de discuter l'organisation d'un quatrième départ de soldats canadiens pour le Sud-africain. Les organes conservateurs qualifient de misérables les meneurs libéraux ; les organes ministériels traitent d'idiots et de radoteurs les journalistes de l'opposition. On est à la veille de se décerner des noms d'oiseaux : butors, grues, dindons, pintades ou poules mouillées. Pour des journalistes qui posent à discuter dignement autant que froidement, c'est édifiant !

Nous ne nous édifions cependant pas plus que de raison ; mais en outre de l'intrigue politique que la discussion comporte, la question de l'envoi de nos militaires en Afrique se corse — l'eusses-tu cru ? — d'un intérêt littéraire qui nous autorise à mettre le nez dans l'affaire.

La Presse, défendant la conduite du gouvernement, échafaude sa démonstration sur le fameux arrêté ministériel du 13 mars dernier, qui parle d'une " levée de troupes " sans faire aucune mention du mot " contingent." Or, les lexicographes s'entendent à nommer " recrutement " une levée d'hommes de troupe destinés à augmenter un corps d'armée ou le tenir au complet. Il est aussi bien entendu que les recrues sont à la solde des autorités de qui dépend le corps d'armée à augmenter ou à compléter par un recrutement. Le " contingent " est une quotité d'hommes ou un envoi de troupes fourni à un service constitué.

Ici, le mot *fourni* implique, n'est-ce pas, le sens d'obliger quelqu'un en lui rendant un service quelconque, en lui procurant de l'aide, en lui faisant une sorte de don. Plus clairement dit, le gouvernement canadien a soldé lui-même les contingents expédiés en Angleterre et ne doit que contrôler le recrutement nouvellement proposé et devant être payé par les autorités militaires anglaises.

La définition est simple. Aussi je me demande pourquoi le gouvernement n'a pas préalablement invité quelques ronds-de-cuir, ceux habiles à consulter les dictionnaires, à rédiger la définition politico-littéraire des mots " contingent " et " recrutement " ; pourquoi il n'a pas, d'un mot facile et intelligible, éclairé d'un seul coup toute l'intelligence de l'élec-

torat en déclarant si c'est un " contingent " ou un " recrutement " qui, en quatrième lieu, vient d'être offert à Chamberlain.

Les journaux anglais, libéraux mêmes, emploient volontiers le mot " contingent " au lieu du mot " recruitment " afin de renforcer leur politique impérialiste, au risque de fournir une arme à leurs adversaires ; les journaux conservateurs — baptisés par sir Charles Tupper qui, dans un admirable élan de patriotisme britannique, est allé jusqu'à payer une prime d'assurance de mille dollars sur la tête de chaque soldat de ce premier contingent parti avec des vellétés de mordre le veldt africain — les journaux conservateurs, dis-je, qui se scandalisaient de la prime hésitation de sir Wilfrid à dépêcher un contingent, s'égosillent aujourd'hui à prouver que c'est bien un contingent que le gouvernement a quadruplement l'infamie d'offrir à l'Angleterre.

Au demeurant — et de la littérature nous glissons à la poésie — la discussion actuelle est, à qui prête l'oreille, un chant de la victoire de la province française de Québec. Quittes à contredire en effet leurs collègues d'Ontario, nos journaux conservateurs condamnent les contingents en faisant une faute au gouvernement de vouloir en constituer un quatrième ; les organes ministériels défendent de leur côté le gouvernement en expliquant qu'il se garde bien d'expédier un " contingent " mais qu'il ne fait qu'offrir un " recrutement."

L'impérialisme n'a donc plus de missionnaires dans la province de Québec, mais il a des vainqueurs qui pourront bien reprocher au gouvernement d'aujourd'hui de n'avoir pas plutôt appliqué ce nom de " recrutement," aux trois premiers envois de troupes canadiennes en Afrique ; qui pourront lui demander pourquoi, s'il a cru bien faire en expédiant trois contingents, il n'a pas continué de bien faire en offrant à l'Angleterre un quatrième " contingent " plutôt qu'un " recrutement."

Les littérateurs officiels seraient vraiment bien entendus de se livrer à une petite définition.

ENRY D'ELS.

COUPS DE PLUME

L'ESPÉRANTO

Ce que je pense de l'Espéranto ? Beaucoup de bien, au point de vue de l'idée d'une langue universelle qui se ferait le véhicule des pensées de chaque nation, le symbole de la confraternité des peuples. Mais voilà, nos modernes ont confondu les dialectes, précisément pour éviter la confusion des langues de biblique mémoire. C'est une répétition de la tentative du volapuck rêvé par M. de Boucherville. Le grand homme n'avait qu'un tort : c'était de n'être pas un cosmopolite, sans quoi le Canada volapuckerait de l'Orient à l'Occident. Mais revenons à l'Espéranto. J'en serais de grand cœur, si la langue internationale était la langue française : on objecte les difficultés insurmontables de la grammaire française, ses lacunes, ses bizarreries, ses exceptions sans nombre, etc.

Soit, l'opération sera douloureuse pour commencer : marteler le crâne d'un Anglais pratique, d'un Allemand philosophe pour y faire entrer le doux parler de France, avec ses délicieuses subtilités, ses délicatesses, ses harmonies poétiques, c'est une œuvre titanique ! Mais quel résultat merveilleux ! L'Anglais, l'Allemand deviennent forcément spirituels en s'initiant à l'esprit gaulois de la langue des Ronsart, des Molière, des Lafontaine. Les Irlandais aux accents de leur dialecte primitif réveillent la vieille harpe endormie et reprennent le chant des antiques ballades de la Verte Erin : car c'est la langue anglaise qui paralyse la verve et l'envolée de ces ardents celtiques. Ah ! voyez la richesse de cette langue française déjà si belle où viendrait se mêler le génie des autres langues : la technique grecque, la philosophie allemande, la concision britannique, la fougue irlandaise, la mélodie chantante italienne, la flamme orientale, etc...

Que ne pourrait-on rendre sur cette gamme complète ! Qui la langue qui créa Lamartine, Victor